



L'Institut

Nouvelles

PUG

L'INSTITUT



Nouvelles

SOMMAIRE



Matin calme 11

MARIE CHARREL

Sciences poétiques 27

OLIVIER BLEYS

Beyond the line 41

DELPHINE ALPIN-RICAUD

De source sûre 57

CÉLINE GITON

Je me rappelle 71

JACK CHABOUD

On les voyait sans les voir 89

PIERRE FAVRE

Grenoble-Paris-Grenoble 103

ARTHUR BERNARD

L'Année préparatoire 139

JANINE MOSSUZ-LAVAU

Sur mon chemin... 151

GUY DU BOISBERRANGER

Partir loin rapproche de soi... 167

CHRYSTEL EGAL

Entre-deux-maires 173

PIERRE MICHELETTI

Passager clandestin 193

ALEXANDRE POUSSIN

Mille neuf cent quatre-vingt-quatorze
ou *Le Traité délaissé* 209

VINCENT PETITET

Chemins croisés 223

MARIÈKE POULAT

Soyez sancerre! 233

JEAN-BAPTISTE PIOTTO

La Porte du Paradis
(nouvelle théâtrale en un acte) 247

LAURENCE GRATTAROLY

Premier exposé 265

KEYVAN SAYAR

Labyrinthe 275

ANOUAR MHINAT

L'actualité des auteurs 285

Préface

Le 25 octobre 2018, l'Institut d'études politiques de Grenoble commémore ses soixante-dix ans d'existence et inaugure un superbe bâtiment, aérien et lumineux, grand ouvert sur le campus de la métropole. Un an plus tôt, cherchant une façon originale de fêter l'événement, une rencontre rassemble le directeur impassible, un chercheur de chimères, une éditrice tourbillonnante et un homme de culture. En débat : la meilleure façon de raconter toute l'épaisseur de l'institution, ses émotions originelles, ses bonnes vibrations, ses repères culturels. Et immédiatement, une évidence : la littérature !

Quelques jours plus tard, nous récupérons, dans l'annuaire des 15 000 diplômés, la liste des quidams qui sont devenus des « plumes » dans le civil, et nous les invitons, par un courriel amical, à rédiger une nouvelle sur leurs premiers frissons à l'Institut. Bonne pioche ! Une vingtaine d'anciens étudiants aujourd'hui écrivains répondent par défi et avec amusement à l'invitation. S'y ajoutent quelques profs séduits par l'exercice en miroir. S'ensuit une correspondance chaleureuse, souvent même délicieuse, le tout sous la baguette bienveillante mais ultra-pro et décapante de Ségolène Marbach. Et quatre mois plus tard, à la fin d'un hiver plus rude que de coutume, les PUG reçoivent dix-huit textes perlés de souvenirs, de fantaisie et de sensibilité.

Nous avons glissé dans la commande initiale un codicille qui touchait le nombril des auteurs, pour que les 20 000 signes attendus soient résolument introspectifs et intimistes. Pourquoi pareille contrainte ? Parce que Sciences Po Grenoble véhicule une image « grande école » polie, policée mais guère polissonne. Nous souhaitions mettre en lumière les fêlures et les esquilles émotives de l'institution, ses fragments sensibles, ses larmes, ses battements de cœur, à la première personne.

Le résultat a été bien au-delà de nos espérances... Les dix-huit nouvelles parlent amour, ski, politique. Les auteurs font dans l'existentiel, ils nous proposent un cocktail rafraîchissant d'identité, d'altérité, de drôlerie, de sensualité, de désordre et d'émancipation. Au moment de croquer la vie dans l'insouciance de leurs vingt ans, les étudiants de Sciences Po Grenoble posent sur le monde un regard vif et stimulant, sensible, fragile, tendre. Et depuis soixante-dix ans, l'Institut vibre dans l'aube estudiantine de leurs fous rires, de leurs petites histoires et de leurs grands espoirs.

Alain Faure (le chercheur de chimères)
Jean-Charles Froment (le directeur impassible)

Matin calme

Marie Charrel

PARIS, PREMIER JOUR

Pour changer de vie, il faut savoir tout quitter. Apparemment, boulot, habitudes parisiennes, relations : enfermer les détails de son existence dans un coffre, le jeter dans la Seine et partir en regardant droit devant, l'espoir tourné vers l'horizon, hermétique aux sirènes d'autrefois.

J'ai abandonné mes meubles dans un box du 13^e arrondissement, largué mon deux-pièces place d'Italie, effacé le contenu de ma boîte mail avec un systématisme de bon élève. Le tout n'a pris qu'une demi-journée. Ma détermination n'a vacillé qu'au moment de choisir la destination. Dix ans que je travaille comme un acharné, renonçant aux soirées entre amis, sacrifiant mes vacances pour plancher sur les dossiers, connecté en permanence. Joyeux esclave du mobile, soldat de la servitude volontaire. Partir, pour aller où ? Je ne suis pas du genre à faire des plans sur la comète. Je n'ai jamais rêvé de plages sublimes ou de landes solitaires, jamais visité les villes antiques et les cités hautes. Procrastiner le plaisir, réussir d'abord : je remettais la détente à plus tard. J'imaginai avoir le temps. Je ne l'ai jamais pris.

Italie, Portugal, Bali, les destinations touristiques étaient à exclure, trop éloignées de l'objectif: disparaître. Il convenait de choisir un pays où personne ne songerait à me chercher. Un refuge.

– Désirez-vous boire quelque chose ?

L'hôtesse dépose un verre d'eau et un sachet de cacahuètes sur ma tablette. Son visage a gardé les rondeurs de l'enfance. Ses pommettes hautes, trop maquillées, remontent vers ses yeux lorsqu'elle sourit. Elle ressemble à Yon.

YON

Je l'ai rencontrée à l'Institut d'études politiques de Grenoble. J'étais en quatrième année. Elle n'était là que pour un semestre, grâce à un échange avec l'université de Séoul. Tous les matins, avant l'amphi, elle s'installait pour lire dans la petite cour où nous fumions des cigarettes et buvions du mauvais café. Je l'observais à la dérobée. Yon était un pétale de rose posé sur le monde. Chacun de ses gestes avait la grâce d'un ange, aérien et déterminé à la fois, oublié de la pesanteur. Hypnotique. Je brûlais d'un désir: la connaître. Et la dessiner.

– Personne ne va jamais en Corée du Sud, m'avait-elle dit, un midi où nous partagions un panini. Les Occidentaux vont à Tokyo, Bangkok, Hanoi, mais jamais à Séoul. Ils ignorent que mon pays est tout aussi sublime. C'est le secret le mieux gardé du monde.

Le souvenir de Yon m'est revenu en pleine nuit, le lendemain du sabotage, comme une évidence. La Corée du Sud serait le pays de ma fuite. J'ai réservé des chambres dans

Sciences poétiques

Olivier Bleys

OU LE JEUNE HOMME SE GÂCHE PAR TROP DE FACILITÉS

Des études d'excellence, de celles qui cousent sur votre épaule des galons honorables, je n'avais, à l'âge de 18 ans, qu'une idée très incertaine.

Je savais qu'il existait de grandes écoles. Je le savais comme on connaît les îles Sandwich : sans pouvoir m'en faire une image (tropicales ? boréales ? annelées de mangrove ou feutrées de mousses ?) ni bien les situer sur la mappemonde. Cet écart du perçu au familier est le frein le plus sûr à l'ascension sociale.

Les grandes écoles, on n'en parlait jamais à la maison. Ça n'entrait pas dans nos discussions, ni dans mes projections de l'avenir. Personne de ma famille ne s'était hissé à de telles altitudes scolaires. On m'aurait convaincu sans peine que Sciences Po abrégéait « Sciences poétiques », ou que l'École normale supérieure s'adressait aux sujets supérieurement normaux.

Certes, autour de moi, de rares condisciples se destinaient à ces établissements prestigieux. Je les considérais avec perplexité. Ils accomplissaient un voyage hors de l'univers

connu, un périple hasardeux dont je ne voyais, pour ma part, nullement l'opportunité.

Au fond, quel était mon espoir à 18 ans ?

Devenir un artiste célèbre.

Loin de tout plan de carrière, étranger surtout à toute position sérieuse, je n'aspirais qu'à conquérir une notoriété rapide par quelque coup d'éclat, de préférence dans le domaine des arts plastiques qui me semblait réfugier le plus grand nombre d'usurpateurs, ou les usurpateurs les plus cossus.

J'avais visité, consterné mais ébloui, une biennale d'art contemporain où l'on exposait un œuf piqué d'aiguilles, une poupée chevauchant un tas de chiffons – installations cotées très cher –, et je songeais, ma foi, que c'était là une plaisante façon de gagner sa vie.

À mes parents, j'avais fait cette déclaration effrontée : si je ne rencontrais pas la célébrité avant mon vingtième anniversaire, je déménagerais à New York, capitale des succès foudroyants, et me lancerais par un esclandre mondain. Car c'était ainsi, au *xxi*^e siècle alors imminent, qu'on acquérait la renommée : non par des œuvres mais par des poses.

(Au lieu de quoi, suivant une pente plus ingrate qui était celle de mon destin ou de ma nature, j'ai fait tout l'opposé. Je suis devenu un écrivain impécunieux qu'on paye un euro par livre vendu, et qui n'en écoule guère. Mais ceci est une autre histoire.)

Enfin, les études supérieures m'importaient peu, et j'avais gâché ma chance d'en faire de substantielles en m'inscrivant à la faculté. S'ensuivirent des années mornes, des diplômes

Beyond the line

Delphine Alpin-Ricaud

À Loïk Le G.

Le directeur de Sciences Po Grenoble regarde, songeur, par la fenêtre de son bureau.

La pluie tombe encore.

Elle tombe depuis le premier jour du printemps. Elle est tombée tout l'hiver. Cette année, pas de neige, mais de la pluie... De la pluie, encore et encore.

Et avec cette fichue pluie, la brume, qui remplit la cuvette et efface Belledonne, Vercors et Chartreuse. L'autre jour, une unité de chasseurs alpins a dû intervenir pour secourir une Anglaise, inscrite au FEISS1-5¹ du programme d'enseignement international de l'IEP et perdue à la Bastille dans le brouillard – une malheureuse méprise : elle cherchait la Bastille du 14 Juillet, à Grenoble et en juin ! On raconte en ville que les touristes fuient. Que les étudiants boivent trop. Que des comités de lutte contre la mélancolie ont été créés. Que des bandes de zadistes parcourent les rues en exigeant

.....
1. Séminaire « France, État, Institutions, Société ».

la libération du soleil. Les eaux de l'Isère et du Drac sont hautes et tumultueuses. Certains experts craignent une crue, pire que celle de 1859.

Et puis ce froid... Et dans huit jours c'est l'été! Le directeur frissonne. Il bâille. Comment ne pas bâiller avec ce temps?

Dire que si le cycle de conférences sur « *Politics and Climate Change* » auquel il devait participer à l'université de Bekerley n'avait pas été annulé, il se trouverait en ce moment même en Californie... Au soleil! Quelle poisse... Heureusement, son esprit rationnel lui interdit de croire au mauvais sort. Sa femme lui a conseillé de respirer profondément en répétant le vieil adage devenu mantra ces derniers temps: «Après la pluie, le beau temps.» La méditation et les mantras «c'est bon pour le cerveau et le cœur», assure-t-elle, mais, à cet instant précis, ce sont les vers de Baudelaire qui viennent à l'esprit du directeur:

«Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle
Sur l'esprit gémissant en proie aux longs ennuis»

Le spleen... Ce fichu spleen qui le torture jusque dans ses rêves: cette nuit, un Distributeur d'histoires courtes² le tenait dans ses bras et lui lisait *Sur les cimes du désespoir* de Cioran pour qu'il s'endorme.

Il ne s'est pas senti aussi fragile depuis l'adolescence.

Est-ce à cause du spleen qu'il se met soudain à détester le sigle IEP? Qu'il le trouve insipide? Banal, médiocre?

.....
2. Machine inventée et distribuée par Short Édition, à Grenoble.

De source sûre

Céline Giton

L'époque de Sciences Po m'est revenue en mémoire le jour où il est arrivé à La Sapinière. Après plusieurs contrats aux quatre coins de la France, j'avais déniché un poste qui me convenait parfaitement : déléguée générale d'une résidence pour écrivains au cœur du massif de la Chartreuse. Ce titre recouvrait un travail polyvalent que j'adorais. Je vivais dans l'une des dépendances transformée en appartement de fonction et je m'occupais des écrivains qui se succédaient à la résidence toute l'année. Cela voulait dire les accueillir, être à leur disposition pour résoudre leurs problèmes (depuis l'imprimante ne fonctionnant pas jusqu'au mobilier à déplacer), accompagner en courses ceux qui n'avaient pas le permis de conduire, leur préparer à dîner le soir, bref, être aux petits soins pour eux. Je m'occupais aussi plus généralement de la gestion et de l'administration de la structure, et j'organisais les interventions dans les écoles et les bibliothèques ainsi que nos soirées littéraires mensuelles. Je jouissais d'une grande autonomie, un public restreint mais motivé participait à nos manifestations, et La Sapinière faisait

régulièrement l'objet d'articles dans la presse régionale – voire nationale, lorsque nous recevions un auteur plus médiatique.

J'étais à La Sapinière depuis plus de six ans lorsque Jean-Michel Drabant y est venu pour un mois de résidence. J'avais vu défiler des écrivains de toutes sortes venus des cinq continents, effacés ou hauts en couleur, des rêveurs, des bourreaux de travail, des matinaux rivés à leur clavier dès quatre heures du matin, des couche-tard travaillant jusqu'à l'aube, des poètes qui battaient la forêt pour trouver l'inspiration, des curieux qui visitaient la Grande Chartreuse et le musée d'Art sacré en prenant des notes sur de petits carnets. De jeunes écrivains qui en étaient à leur dixième ouvrage et de vieux écrivains qui trouvaient enfin le temps de se lancer dans leur premier roman. Des romanciers, des poètes, des nouvellistes, des essayistes, des journalistes, et tous ceux qui mélangeaient les genres. Des RMistes, des écrivains vivant de leur plume (et des interventions rémunérées), des salariés de tous secteurs, des artisans, des universitaires. Et, parmi ces derniers, Jean-Michel Drabant, JMD comme on le surnommait familièrement lorsqu'il était encore professeur associé à Sciences Po. JMD était journaliste de formation et encadrait, en troisième et dernière année, la petite troupe des étudiants tentés par les concours d'entrée en école de journalisme. À l'époque, nous rêvions d'intégrer les écoles de Lille, Strasbourg ou Paris pour rejoindre ensuite *Le Monde*, *Libération*, Radio France ou Arte. Bien sûr, nous savions que la voie était rude, les élus peu nombreux, et que la majorité d'entre nous changerait

Je me rappelle

Jack Chaboud

*« C'est parce que la réalité humaine est gorgée de fictions involontaires ou pauvres, qu'il importe d'inventer des fictions volontaires et riches. »
(Nancy Huston, L'Espèce fabulatrice)*

C'est pas une vie qu'on nous fait mener dans ce labo, surtout dans mon secteur. Comme l'affirme un cliché tout neuf : « Ici, il faut toujours être au taquet. » Tenez, il y a un mois, j'ai dû renifler des vapeurs d'alcool, au point de voir avec terreur rôder autour de moi d'horribles chats roses, genre chat du Cheshire. Cette semaine, on m'a filé une feuille de route. Je dois m'attaquer à un terrible problème : la mémoire. Je ne sais pas pour vous, mais moi, dès qu'il faut farfouiller là-dedans, je suis chamboulé par des fuites d'idées : impossible d'en suivre une.

S'il faut donc se souvenir, alors, je me souviens. Non ! Je ne vais pas paraphraser Perec, le premier des laborantins lettrés saurait le faire ! Il faut me rappeler un moment fort, très fort, de mon existence. Mais lequel ? Nous ne sommes pas encore des androïdes ; nos souvenirs, quand on les convoque, ne se souviennent pas, ou mal, ou bien ils inventent, pour cacher un passé peu glorieux.

Revenons au temps fort que l'on m'a contraint à choisir : le printemps de 1966, au soir de la délivrance des diplômes de l'Institut d'études politiques de Grenoble.

Avant d'en arriver là, je dois préciser que nous sommes arrivés, François et moi, pour suivre la dernière année de cours à l'IEPG. Avant, on avait commencé à l'IEP de Lyon, dans cette grande ville où nous étions nés.

Les raisons de notre arrivée en Dauphiné étaient en partie dues à des questions familiales pour François, et aussi parce que l'Institut d'études politiques de Grenoble était le meilleur institut de France, hors Paris, car les IEP c'est comme l'immobilier, il y a Paris et le désert français déconcentré. Grâce au ciel, on a donc pu débarquer en dernière année à l'IEPG, pour obtenir le diplôme de la section Sciences politiques. Une toute petite année d'études, qui fut pourtant suffisante pour nous laisser de merveilleux souvenirs, avant le drame.

Nonobstant ce qui devait arriver, je peux affirmer que François et moi, on formait une sacrée paire d'inséparables, du genre Montaigne et La Boétie. Mais plus terre à terre, comme chez ces « tourlourous » de la Première Guerre mondiale qui chantaient : « Avec l'ami Bidasse, on se quitte jamais, attendu qu'on est tous deux natifs d'Arras, chef-lieu du Pas-de-Calais. »

Malgré cet état quasi fusionnel, je n'ai pas été jaloux, enfin pas trop, quand François a commencé à sortir avec une Marie je-ne-sais-plus-quoi, un de ces prénoms composés à la mode de l'époque dans les familles catholiques. Elle était écolière chez des « bonnes sœurs » à Chambéry, et ça m'allait

On les voyait sans les voir

Pierre Favre

On les voyait sans les voir, ou, du moins, je les voyais sans jamais m'y attarder. Comme tous les enseignants de l'Institut d'études politiques de Grenoble, j'ai eu de nombreuses occasions – jurys, séminaires, réunions – d'être dans la salle des Actes, que l'on n'appelait jamais que salle Domenach. Une salle assez singulière, disproportionnée, très longue, pas très large, basse de plafond (trois mètres), avec une série de tables formant un grand rectangle central occupant tout l'espace et dont on fait le tour mal commodément. D'un côté, ses douze mètres de long sont entièrement vitrés, particularité redoutable lorsque le soleil tape. En face, une large bibliothèque inutile, vaguement agrémentée de collections reliées obsolètes et de livres disparates. Et à chaque petite extrémité, deux grandes peintures de 3,68 m sur deux, trop grandes pour l'espace qu'on leur accordait, toujours en partie cachées par ceux qui étaient assis aux deux extrémités de la table centrale. Ces deux œuvres, dont jamais on ne parlait, *La Guerre* et *La Paix*, datent de 1968 et sont signées Jean-Marie Pirot, un peintre qui allait bientôt prendre le nom d'Arcabas, sous lequel il sera de plus en plus connu.

De loin en loin, un remords m'effleurait. Avant mon arrivée à Grenoble à la rentrée de l'an 2000, et depuis une douzaine d'années, je m'étais engagé dans un enseignement d'iconographie politique qui était en somme ma danseuse, à l'écart de mes cours et séminaires classiques. Avec un petit effectif d'étudiants et d'étudiantes, je commentais des diapositives d'œuvres essentiellement picturales, et nous parcourions de multiples représentations, des cérémonies royales aux émeutes, de *Marat assassiné* aux infinies déclinaisons de la statue de la Liberté, de l'*exemplum virtutis* révolutionnaire aux décors des mairies à la Belle Époque. On y détaillait des peintures de batailles, des allégories de la Paix, de sombres représentations de la guerre. À Grenoble, j'avais un temps repris cet enseignement. Or ces deux peintures de la salle Domenach, ces deux allégories de la Guerre et de la Paix, je les avais ignorées, je ne les avais pas même photographiées, je n'avais pas emmené les étudiants les voir. Une douzaine d'années plus tard, je mets fin à ce remords et je vais enfin regarder ces œuvres négligées d'Arcabas.

Il faut auparavant revenir un instant à l'histoire de l'IEP de Grenoble. À sa création, en 1948, l'IEP est installé en plein centre-ville, à l'ombre de la faculté de droit, au n° 1 de la rue du Général-Marchand, dans un bel hôtel du XVIII^e siècle doté d'une magnifique montée d'escalier. Dès le début des années soixante, le projet d'installation sur le camp de Saint-Martin-d'Hères est lancé, le terrain est choisi en octobre 1961, et la première tranche de travaux commence en mars 1965. La rentrée 1966 s'effectuera dans

Grenoble-Paris-Grenoble

Arthur Bernard

Pour Jean-Louis Quermonne et Jean Touchard, fidèlement

Je me souviens de 1948. J'aurai huit ans le 11 juin et, dans deux ans, j'entrerai en sixième classique au lycée Émile-Loubet (un président de la Troisième, bien injustement oublié!), à Valence, sur la rive gauche du Rhône, dans la Drôme. J'habite avec ma famille sur la rive droite, juste un pont provisoire et suspendu, tout près de la maison, à traverser ; l'ancien, détruit par l'armée française en déroute dans les jours où je suis né, mettra plus de vingt ans à se relever de la guerre. Nous sommes en Ardèche et je vais à l'école communale, près du fleuve. Je me souviens qu'en ce printemps 1948, il y eut de fortes inondations – on était avant les barrages –, des débordements sur les chaussées, nous allâmes donc à l'école en barques, conduites par des bateliers-sauveteurs dont la société s'appelait Les Enfants du Rhône. Je me sentais l'un d'eux, et on m'embarquait pour me conduire en classe. Je sortirai de l'école soixante ans plus tard, au printemps 2008, à 68 ans, quand je pris ma retraite de professeur à l'IEP. Je mis cartable à terre ! Je débarquai ! Enfin ! Déjà ! J'étais triste. Plus que ça, même.

Je me souviens de mai 1958. J'achève, à Grenoble, ma première année à l'IEP. Je vais bientôt avoir 18 ans, ne suis pas majeur, c'est à 21 en ce temps la majorité, je ne peux donc pas voter, manifester, oui. Je me souviens d'une manif « Pour la défense de la République » à propos du 13 mai, les événements d'Alger. Je me souviens d'un slogan sorti de nos rangs, qui me plaisait et me fait toujours rire : « De Gaulle au musée, les paras à l'usine ! » À moins que ce ne fût l'inverse. Je me souviens qu'à Grenoble, la police était plutôt pacifique, voire débonnaire, et nous pas très guerriers. Ce n'était pas le cas à Paris où j'étreignai la violence policière de près, échappant de peu au matraquage, lors de la première grande manifestation d'étudiants contre la guerre, le 27 octobre 1960, dans et hors de la Mutualité, sur la place Maubert, quelques jours après mon arrivée, j'y étais et m'en souviens comme de la perte d'une virginité. Mon ami (ça fait 58 ans que dure notre amitié) Bruno Jobert – il sera un jour directeur du Cerat, le centre de recherche de l'IEP – est à mes côtés (lui aussi, pour ses études, naviguera entre Grenoble et Paris) et éprouve le même sentiment que moi, la peur. J'ai quelques petites responsabilités à l'UNEF locale, et serai président (!) de la « corpo », en 1959-1960, au cours de ma dernière année. Je suis (à mon niveau) un militant actif contre la guerre d'Algérie, contre la torture et pour l'indépendance du peuple algérien, mais un syndicaliste plutôt dilettante.

Si les rapports avec la police ne sont pas vraiment brutaux (en 1958), il y a quelques affrontements surtout verbaux

L'Année préparatoire

Janine Mossuz-Lavau

Automne 1960. Nantie du baccalauréat, j'arrive à Grenoble pour préparer une licence de lettres modernes. J'aime lire, je suis bonne élève, ma famille m'imagine professeur de français dans l'un des lycées de ma Haute-Savoie natale. Dans un premier temps, je dois obtenir le CELG (certificat d'études littéraires générales), autrement dit « faire propé » (propédeutique, une année d'études avant la licence... Indication à l'usage des moins de cinquante ans). Mais rien ne se passe comme prévu. Quasiment chaque jour, nous devons subir les cours de latin du doyen Pérochat. D'un incommensurable ennui. Je sens que, malgré ma docilité de l'époque, je ne les supporterai pas très longtemps. Voyant mon désarroi, Monique Perrot, elle-même munie d'une licence de lettres grenobloise, me souffle :

– Pourquoi n'irais-tu pas t'inscrire à Sciences Po ? Ils n'ont pas encore commencé.

Sciences Po ? Je ne sais pas ce que c'est. Dans ma cambrousse et mon modeste milieu d'origine, on n'en a jamais entendu parler. Mais je suis prête pour n'importe quelle aventure plutôt que de m'en tenir à ce que j'endure. Sans tarder,

je file au secrétariat de l'IEP, m'inscris et entre ainsi en année préparatoire (AP). En ayant tout à apprendre. En effet, au lycée d'Annemasse où j'étais pensionnaire, nous n'avions ni journaux, ni radio, ni télévision. Et le week-end, chez mes parents, pas grand-chose à part *Le Dauphiné libéré* et Radio Luxembourg. En histoire, nous ne sommes jamais allés au-delà de la Première Guerre mondiale. Je ne connais rien à l'histoire politique récente. Par exemple, lors des premiers cours à cet IEP de Grenoble, je découvre l'existence du RPF (Rassemblement du peuple français, créé en 1947 par le général de Gaulle) et de bien d'autres « curiosités ». Quand je pense que je rédigerai plus tard une thèse sur André Malraux et le gaullisme... Je suis pourtant un peu politisée puisque mon père, qui a été un grand résistant, est socialiste – par son vote, il n'a jamais été encarté. Je suis tombée dans la marmite toute petite au contact des évocations enflammées, quasi quotidiennes, dans notre cuisine. Les anciens résistants qui passaient dans le coin ne manquaient pas de s'arrêter chez nous pour un (voire plusieurs) verre de vin blanc, rappelant à l'envi ces nuits de guerre, quand ils allumaient des feux aux quatre coins d'un champ pour réceptionner les parachutages d'armes anglais. Quant à la gauche, j'entends fréquemment mon père rappeler avec colère qu'autrefois « les paysans ne pouvaient pas dormir la nuit car, sommés de protéger le sommeil du seigneur, ils devaient sans relâche taper sur l'eau des douves pour faire cesser le coassement des grenouilles ». Et lorsque l'un ou l'autre visiteur rapporte une injustice dont il a été témoin (ou victime), il faut l'entendre tempêter ! Mes parents travaillaient dur,

Sur mon chemin...

Guy du Boisberranger

Mon histoire avec Sciences Po Grenoble débuta en juin 1965. J'y fus accueilli, comme tous les candidats à l'époque, par son directeur en personne, Jean-Louis Quermonne. Il me consacra un temps qui me parut l'éternité « pour envisager avec moi mes études dans l'établissement ». Je venais de la faculté de droit où des mandarins costumés débitaient à un rythme effréné du jargon juridique à une masse de jeunes transformés en zombis. *A contrario*, un tel accueil par un si grand personnage ne pouvait que déclencher une motivation puissante à étudier. La suite, pendant trois ans, fut à la hauteur de la promesse. Quelque cinquante ans après, je me souviens encore du cours de Pierre Bolle sur le protestantisme, de celui de Pierre Broué sur le trotskisme, de la conférence de méthode (ou séminaire?) de Jean Verlhac sur la politique internationale. Je profite toujours – tout du moins j'essaye – de l'apprentissage rigoureux de la recherche documentaire, de l'observation critique, de la méthode, du raisonnement, de la synthèse.

J'étais ce qu'on appelle un étudiant sérieux, encouragé à poursuivre. Je n'étais pas que cela. Je travaillais en parallèle pour gagner ma vie, jusqu'à ce que l'école m'obtienne une bourse. J'étais également militant : au « bureau » de l'UNEF locale, en charge des activités culturelles (ciné-club, orchestre, théâtre, maison de la Culture), militant actif au PSU (petit parti progressiste), et encore dans d'autres comités idoines, comme le comité Vietnam. Enfin, je vivais en couple et j'étais en passe d'être père d'une merveilleuse fille née juste à temps pour joindre ses babilllements aux clameurs de Mai 68.

Justement : Mai 68 !

Je suis en troisième année quand l'agitation s'étend de manifs en occupations, de l'université à l'usine. C'est l'énorme explosion de la jeunesse, mais aussi de tout un peuple. Je ne vais pas réécrire l'Histoire. Je veux juste rappeler ces deux mouvements relativement autonomes qui marquent encore notre vie d'aujourd'hui : le mouvement de la jeunesse, courageux, imaginatif, plein de spontanéité, de joie, de vigueur, porté par une révolte sincère contre l'absurdité d'un monde ancien, appelant à un nouveau monde plus beau, plus juste, plus humain. L'autre mouvement est un immense mouvement de masse, fait d'ouvriers, de techniciens et cadres, de profs, d'artistes et autres intellectuels, résonnant aux espoirs soulevés par cette jeunesse étudiante. J'ai été passionné de ces deux mouvements : dans les rassemblements du monde étudiant, dans les débats sans fin d'assemblées enflammées, dans les occupations

Partir loin rapproche de soi...

Chrystel Egal

Chaque voyage me ramène à mes origines, à l'importance du style architectural sur ma sensibilité.

Partir loin rapproche de soi.

Même traitement du marbre blanc, la tour Vercors¹ de l'Île Verte, le quartier de Grenoble où j'ai grandi, le Matrimandir d'Auroville² en Inde du Sud. Récurrence de signes architecturaux, jeux d'ombre et de lumière, sidérant ! Les Trois Tours de l'Île Verte de Grenoble, tour Vercors, tour Belledonne, tour Mont-Blanc, et le Matrimandir, âme de la ville de l'Aurore, parlent la même langue. Hypnotiques sont les cercles de la fresque de l'œuf située au pied de la tour. Ses flancs sensuels, constitués de milliers de carreaux blancs sur lesquels les enfants s'élancent. Triangulaire clair-obscur, les marches des cages d'escalier en béton résonnent sous

.....
1. Les Trois Tours de l'Île Verte sont conçues en 1965 par Roger Anger et Pierre Puccinelli. Le projet reçoit le premier prix international d'architecture de Bruxelles en 1967.

2. Auroville, située à une dizaine de kilomètres au nord de Pondichéry, dans l'État du Tamil Nadu, en Inde. Ville du philosophe indien Sri Aurobindo, elle a été créée en 1968 par Mirra Alfassa (Mirra Richard), plus connue sous le nom de « la Mère » et compagne spirituelle du philosophe. Le Matrimandir, situé au centre d'Auroville, est considéré comme l'âme de l'endroit par la Mère.

nos pas. Au même moment, Roger Anger est le créateur des Trois Tours et de certaines constructions d'Auroville, cité spirituelle et expérimentale.

Partir loin rapproche de soi...

Des week-ends consacrés aux chantiers, des vacances dévouées à la route. Friction du bois brun des églises en Laponie avec le noir des cavernes des villages troglodytes de la Cappadoce. Au Japon, prise de conscience... La façade du musée du Mémorial de la Paix³ d'Hiroshima rime avec celle de l'Institut d'études politiques⁴ de Grenoble. L'Institut, plus sobre que les autres bâtiments du domaine, s'inscrit au cœur du campus. Agréable par son horizontalité et ses volumes, sa circulation reste à échelle humaine. Ses patios oxygènent nos échanges. « Architecturer », n'est-ce pas trouver la bonne distance face à l'humanité? La mémoire d'Hiroshima et son musée font corps. La vision de l'architecte agit sur la pensée, englobe l'être dans sa totalité.

Partir loin rapproche de soi...

L'avancée vers l'Institut d'études politiques, chemin initiatique... Au cœur des 186 hectares du domaine universitaire, les 150 bâtiments en béton brut, de véritables ancrages à voix multiples. Ces créatures forment une grande famille. Toutes respectent les préceptes du modernisme représenté par Le Corbusier et Walter Gropius avec un usage fort du béton brut, du verre et de l'acier. Chacune représente

.....
3. Conçu par l'architecte Kenzo Tange, dont le maître, Kunio Maekawa, a travaillé deux ans avec Le Corbusier et a rapporté ses techniques du béton au Japon.

4. Conçu en 1965 par l'architecte Bruno Pouradier-Duteil.

Entre-deux-maires

Pierre Micheletti

J'ai traversé mon enfance nourri de repères politiques rudimentaires : les Arabes sont des fourbes qui préparent leurs coups en douce, toujours prêts à vous planter un couteau dans le dos (« Mais heureusement, les Juifs leur mettent des raclées en Palestine ! ») ; les communistes sont des vendus, les porteurs de valise du FLN ; ils ont soutenu un mouvement qui a tué de nombreux pieds-noirs et jeunes métropolitains venus combattre sur le sol d'Afrique du Nord ; de Gaulle est un traître qui, brusquement, a lâché l'Algérie, poussant nos familles à l'exil en même temps qu'il signait l'arrêt de mort de milliers de harkis ayant, eux aussi, cru en la loyauté de la France. L'aversion de mon père pour « Charlot » est notoire dans la communauté militaire. Aussi n'est-ce pas une surprise pour les habitants de notre immeuble, le lendemain de la mort du général honni, de trouver dans la cage d'escalier une bouteille de champagne vidée par mes parents, ostensiblement posée sur les boîtes à lettres. Faisant fi, dans sa joie, de toute la retenue qui sied à un sous-officier, mon père a apposé sur

le col de la bouteille vide une pancarte : « Charlot est mort, autant en emporte le vent ! »

Quelques jours plus tard, dénoncé par un voisin mécontent du commentaire, il est convoqué chez le chef de corps, officier de haut rang qui assume les fonctions disciplinaires d'un préfet à l'égard des militaires expatriés à Trèves, en Allemagne, où nous vivons.

Mon père n'a eu d'autre choix que de m'emmener pour cette convocation à laquelle il ne peut se soustraire : il devait me conduire ce jour-là à l'hôpital pour l'examen d'une vilaine verrue plantaire surgie de nulle part sur mon talon, et qui m'empêche de marcher. Pendant le long entretien qui précède mon supplice à venir (l'ablation au bistouri électrique de ladite verrue), je perçois les éclats de voix qui filtrent sous la porte. Seul l'officier supérieur s'exprime d'abord, en phrases tranchantes que rien n'interrompt. Mais mon père a, sur le sujet qui motive la rencontre, de solides convictions : bientôt, le ton monte. Enfin, la porte s'ouvre, il la referme sans se retourner, et, silencieux maintenant, avec sa tête des mauvais jours, dévale les escaliers au galop. Je lui emboîte le pas, plus préoccupé de la consultation imminente que de cette altercation à laquelle je n'ai rien compris. Arrivé au rez-de-chaussée, il loupe la dernière marche et s'étale de tout son long sur le vaste tapis de sol qui amortit sa chute. C'est la première fois que je vois le colosse tomber. Dans l'uniforme d'habitude réservé aux cérémonies officielles, paré de tous ses insignes et décorations, la scène ne m'en impressionne que davantage. Il s'écroule en silence. Je me précipite pour amorcer un geste dérisoire qui prétend

Passager clandestin

Alexandre Poussin

Entre Aix et Grenoble, mon cœur balançait. Planche à voile ou ski? J'avais échoué à Paris: 16 à la dissertation de culture générale, mais 7 en histoire. Éliminatoire. Le hasard des examens, doublé du hasard des corrections et triplé du hasard de l'humeur du jour du correcteur ou de la correctrice avaient tranché pour Grenoble. Je ne savais pas encore ce qu'était la subjectivité de l'observateur. Et j'ai pris une gamelle à Aix. Va pour le ski. Ayant grandi au Québec avec six mois de neige par an, je me sentais chez moi dans ces montagnes. De toute façon, j'aurais dû devenir médecin. Mais je n'étais jamais parvenu à obtenir le minimum requis en maths. Ainsi le veut un diktat français, qui sélectionne une élite de techniciens rationnels avant de voir dans la médecine l'art de faire du bien aux hommes. Donc je fis des lettres. Je sus me passionner, mais là encore un peu trop: l'agrég' et ses rigueurs n'étaient pas pour moi. En fin d'hypokhâgne, je n'avais aimé que la géographie, grâce à un professeur à la trogne de Tazieff, au verbe de Kessel, à l'humour de Théodore Monot: mon maître Jean-Pierre Allix!

Ce fut lui qui me conseilla Sciences Po, comme on jette une bouée à un homme à la mer !

C'est ainsi qu'au billard de l'existence, je me retrouvai chez les Allobroges. Je logeais en ville chez un certain M. Grossetête, coiffeur de son état. Pas de quoi l'attraper. J'avais une chambrette avec une magnifique vue sur la dent de Crolle, mais l'impossibilité d'y introduire quiconque. Même sauvagement. Ce côté de la question était réglé. J'avais une 2 CV : à moi Chamrousse, Belledonne, le Vercors et Les 2 Alpes ! En trois ans, je ne me souviens pas avoir assisté plus de trois fois à des cours magistraux en amphithéâtre. Voilà pour l'entrée en matière. Pourquoi mal recopier ce qu'on a mal entendu de la part d'un professeur qui relit mal un livre – parfois le sien – et peine à se faire respecter ? Sans parler des « fonctionnaires » au charisme d'huître qui se fichent de l'auditoire comme d'une guigne... Sans compter les distractions, le brouhaha, les jolies filles, les parfums capiteux ou de chien mouillé, c'est selon, et le fil qui se perd dès que les causes précitées ont fait dérailler le train du discours magistral.

Ah ! le BAM, le Baïkal-Amour-Magistral, un train mystérieux, bachoté sur une fiche en prépa « Intégrale » avant les concours, voilà celui que j'aimerais intégrer : en classe unique, avec des *Spetznahtz* en permission, des babouchkas à fichu fleuri, des jeunes moscovites diaphanes aux jupes à attraper des rhumes de cerveau. Et que m'emporte le « broun roun roun » si cher à Cendrars. Bref, non. Pas les amphithéâtres. J'avais découvert chez Edgard Morin discutant avec Michel Serres l'entropie d'un système : la thermodynamique

Mille neuf cent quatre-vingt-quatorze ou Le Traité délaissé

Vincent Petitet

De 1991 à mille neuf cent quatre-vingt-quatorze, je fus étudiant à l'Institut d'études politiques de Grenoble. Trois années d'un magistère qui reflète non pas trois petites lucioles, mais une phosphorescence si persistante qu'elle éclaire encore aujourd'hui mes ambitions et mes regrets. Saisir ces trois années, c'est en convoquer la vision, sous forme d'un cheminement entre des lieux et des années, où viennent converser les rêves vivants et les choses mortes.

Ce cheminement débute au hasard, lors d'une matinée de mai mille neuf cent quatre-vingt-quatorze. Je quitte mon studio de la place Grenette, situé en plein centre de Grenoble. Je me dirige vers l'arrêt de tramway, emprunté quotidiennement pour me rendre à l'Institut d'études politiques. C'est ma dernière année. Le grand oral approche, épreuve reine que je prépare par des exercices de visualisation créatrice, selon des techniques minutieusement expliquées par le Dr Murphy, un médecin américain. Ce grand oral couronne la fin de trois années d'une scolarité iconoclaste

qui me fit découvrir l'amitié, l'histoire, la fête, la philosophie politique, l'alcool et le cinéma italien.

Montant dans le tramway, je reconnais Christophe qui me salue en riant. Ce garçon est parmi les plus forts souvenirs de ces années. Quelque vingt années après, pourtant, je l'aurai oublié. Étudiant à l'IEP, il est mon antithèse exacte : je suis grand et mince, il est de taille moyenne et trapu ; je suis châtain et ai le visage fin, il est blond et a le visage masculin ; il n'a pas froid aux yeux, je suis timoré. Nous sommes beaux à notre façon, mais la sienne est moins ambiguë. Nous nous sommes liés d'une amitié forte et inattendue lors de notre première année à l'IEP. Après le cours de droit administratif du soir, je le voyais souvent s'éclipser avec deux autres étudiants pour des soirées dont j'enviais la folie. Je n'avais jamais eu d'ami. Adolescent, j'étais anxieux et peu enclin à briser la tutelle familiale. Enfant unique de parents divorcés, jeune bourgeois, je vivais dans un monde qui m'éloignait des autres. Il n'y a guère qu'au lycée que je devins populaire car mon insolence plaisait. Ma scolarité me conduisit en classe préparatoire, puis au concours de l'IEP que je réussis. Avec Christophe, les liens se tissèrent naturellement. Nous finîmes par sympathiser à l'issue d'une conférence de méthode d'histoire contemporaine : il me proposa un verre, un soir. Naturellement, nos centres d'intérêt commun nous rapprochèrent : littérature et philosophie notamment. Au café où nous avions nos habitudes, nous nous retrouvions après les cours, accompagnés de quelques autres étudiants.

Chemins croisés

Mariève Poulat

Maëva poussa la porte du petit salon de thé parisien où elle avait donné rendez-vous à Aude, dans un tourbillon de cheveux noirs et frisés. Ils rebondissaient autour d'elle à chaque nouveau pas claqué sur le carrelage effet marbre. Un sourire apparut sur son visage fermé quand son regard noir croisa celui de son ancienne amie. Cette dernière sourit à son tour, referma son ordinateur portable doucement et se redressa. Les deux femmes se firent une bise sonore sur les deux joues.

– Aude! Tu n'as pas changé!

Aude ouvrit la bouche mais ne sut pas quoi répondre. Elle ne pouvait pas en dire autant. Maëva semblait ne plus rien avoir de la jeune femme qu'elle était six ans auparavant, lors de la remise des diplômes de Sciences Po, date de leur dernière rencontre. Elle avait pris quelques kilos, était désormais perchée sur de hauts talons, portait un jean parfaitement taillé et une veste blazer sur mesure. Une tenue à des années-lumière stylistiques des baggys usés et de son chèche à carreaux noirs et blancs qu'elle arborait dans sa dernière année de Sciences Po. Aude avait du mal à croire

que c'était cette même fille qui était partie en Colombie six ans auparavant rejoindre une association humanitaire.

Maëva travaillait désormais dans une banque. Une banque participative – spécialisée dans le *crowdfunding* – mais une banque quand même. Elle était *onboarding manager*. En VF, elle accueillait les nouveaux porteurs de projet au sein de la structure. Les deux femmes s'étaient retrouvées par hasard : Aude avait contacté la société pour solliciter un accompagnement et une campagne de financement participatif pour son projet de création d'entreprise, et c'était Maëva qui lui avait répondu.

– Cela m'a vraiment surpris de te retrouver dans une banque... Je te croyais en Colombie, avoua Aude alors que Maëva s'installait face à elle à la petite table en bois qu'elle avait choisie.

– Cela t'a surpris de me retrouver à Paris ou de me retrouver dans une banque ?

– Les deux, admit Aude en souriant.

– Alors ça te surprendra encore plus de savoir pourquoi je suis revenue.

– Dis-moi. La baguette et le fromage te manquaient ?

– La Sécurité sociale : je suis tombée enceinte. Je suis maman et mariée.

Aude sentit sa bouche s'entrouvrir alors que Maëva désignait son annulaire gauche où brillait un anneau en or. Maëva. Enceinte. Maman. Mariée.

En l'espace de quelques instants, Aude les revit toutes les deux, installées sur le petit balcon de l'appartement qu'elles partageaient dans le centre de Grenoble, en plein débat sur

Soyez sancerre!

Jean-Baptiste Piotto

Trente-cinq ans...

Trente-cinq ans depuis que j'ai quitté les bancs de Sciences Po. Mais le sang de ces jeunes années coule toujours dans mes veines.

Dans les médias, je lis ou j'entends parfois les exploits ou commentaires de l'un de mes anciens camarades, et cela réveille en moi un indicible sentiment d'appartenance. Malgré mon souci de vivre au présent, il m'arrive d'éprouver un brin de nostalgie pour ces années étudiantes qui ont marqué ma vie. En dépit de la diversité de nos parcours, j'ai gardé quelques relations issues de cette période. Grâce au boom des réseaux sociaux de ces dernières années, j'ai même renoué certains contacts. Cela a donné lieu à des sympathiques retrouvailles et à des échanges sur le cours de nos vies, sur ceux de nos amis, sur nos professeurs.

Nos professeurs... Parmi eux, je ne peux m'empêcher de penser à Arturo Montes. L'un de ces êtres particuliers que l'on est heureux d'avoir connus et qui a conforté ma confiance en moi, notamment dans ma capacité d'écriture. Dire que je ne l'ai placé dans aucun de mes romans...

Je garde encore en mémoire le premier contact, en début d'année, au cours de la conférence de méthode « Théorie des idéologies politiques » qu'il était chargé d'animer. Outre son patronyme, nous avons découvert un accent prononcé et une moustache bien fournie qui ne laissent aucun doute sur son origine latine. À côté de cette impression s'est installée celle d'un œil vif, autant soucieux de se poser sur chacun de nous, un bref instant, que de se reporter sur le groupe dans sa globalité. Il s'est présenté de façon rapide, évoquant à peine son expérience de réfugié chilien et son arrivée en France – par la suite, nous apprendrons son appartenance au cabinet de Salvador Allende. Immédiatement, j'ai été impressionné par ce personnage marqué par l'Histoire. Je n'ai pas pu m'empêcher de lui attribuer cette valeur parfois donnée à ces êtres qui ont traversé une épreuve fondamentale, inscrite en profondeur dans leur personnalité.

Sans s'attarder sur son histoire personnelle, il a commencé à décortiquer l'intitulé du cours « Théorie des idéologies politiques » et à détailler le programme. Par une rapide analyse et un subtil jeu d'équivalences, il a simplifié le sujet, ramenant les trois termes à celui de « Théorie ». Puis il a expliqué ses attentes concernant les étudiants. Fixant avec sérieux le cadre du cours, il a évoqué « ces premiers instants où se négocient les choses importantes qui vont déterminer le travail de toute l'année ». Derrière cette apparente rigueur m'est apparue sa crainte d'être dépassé, dévoilant un côté très humain, très accessible aux autres... trop, peut-être ?

C'est cette même qualité humaine qui a ensuite émaillé ses interventions. À de nombreuses reprises, il nous a appelés

La Porte du Paradis

(nouvelle théâtrale en un acte)

Laurence Grattaroly

« Le pire n'est pas sûr, l'improbable a sa place. »
(Edgar Morin, Grenoble, mardi 24 octobre 2017)

DISTRIBUTION, PAR ORDRE D'ENTRÉE EN SCÈNE

JE : étudiante, 19 ans, grande, fort caractère, pleine de vie et d'envies.

LA SECRÉTAIRE : femme, 40 ans, petite, rigoureuse, antipathique et peu serviable.

TÊTES 1 À 19 : enseignants et enseignantes de l'Institut d'études politiques.

LE DIRECTEUR DE L'INSTITUT D'ÉTUDES POLITIQUES : homme, 40 ans, grand, imposant et sûr de lui.

PROLOGUE

Fin des vacances d'été, de retour d'un superbe voyage en Yougoslavie avec mon amoureux, plusieurs lettres posées sur mon bureau, dont une avec le tampon de l'Institut d'études politiques de Grenoble. Ce doit être le courrier

contenant les modalités d'admission. Corps bronzé, cheveux au vent, la tête pleine de souvenirs, je décachette l'enveloppe avec désinvolture. Ma mère m'appelle, je la repose. Il n'y a pas d'urgence, le concours est en septembre. Fin de journée, retour dans ma chambre, mes yeux se posent sur l'enveloppe décachetée. Je l'avais oubliée. Je la reprends et en sors la lettre :

« Mademoiselle,

« Vous n'êtes pas retenue pour passer le concours d'entrée à Sciences politiques Grenoble. Le nombre de candidatures a été cette année très important et nous avons décidé de ne sélectionner que les étudiants ayant eu leur baccalauréat au premier tour.

« Nous vous souhaitons... »

Mes yeux se troublent, mon corps se raidit, mes mains se crispent sur le papier. Je relis :

« Mademoiselle,

« Vous n'êtes pas retenue pour passer le concours d'entrée à Sciences politiques Grenoble... »

Envie de m'effondrer, de crier à l'injustice. J'ai eu le baccalauréat sans rattrapage. Impossible de m'exprimer. Ma mère est dans la cuisine. Elle trouve que je suis déjà rentrée bien tard de vacances pour préparer le concours, d'autant que j'ai arrêté en janvier ma première année de maths-physique. Et chez nous, on ne traîne pas à l'école. On ne perd pas de temps dans la vie, ça coûte trop cher. Je me reprends. Ce doit être une erreur, ça arrive avec ce nombre très important de candidats. Il est tard, je me rendrai sur le campus demain matin.

Premier exposé

Keyvan Sayar

Le philosophe Stéphane Victoire disait qu'« avec le temps, les choses finissent toujours par se mettre en place ». Seulement quelles choses, quelle place et dans combien de temps ? Ça faisait déjà deux longs mois que je m'étais installé à Grenoble, et ma vie sociale ressemblait à celle d'une pomme de terre dans un frigidaire un soir d'hiver pendant la guerre. Alex, mon seul ami, répondait rarement à mes appels mais partageait avec moi une cloison et une cuisine. Il m'expliquait que c'était toujours comme ça au début :

– Surtout pour vous, les Parisiens, parce que vous êtes un peu stressants.

Il m'avait présenté Mindy, une étudiante anglaise qui ne parlait presque pas français et qui serait, selon lui, de ce fait, beaucoup plus à même de me supporter.

– En plus elle vient de Londres, qui est un peu le Paris des Anglais, avait-il ajouté. Et comme elle est célibataire, peut-être que vous vivrez heureux et que vous aurez beaucoup d'enfants !

Seulement, Mindy était mariée à ses études et ne riait à aucune de mes blagues, ce qui limitait considérablement

nos perspectives d'amour fou éternel. En plus elle semblait toujours un peu surprise par notre petit bout du monde. Elle me demandait souvent :

– Pourquoi les Français être bizarres ?

Et je lui répondais que c'était pour donner du piquant à la vie.

De piquant, ma vie ne manquait pas. Je venais d'entrer à l'Institut d'études politiques, « Sciences Po Grenoble » pour les intimes, afin d'apprendre des tas de choses sur des tas de sujets, pouvoir parer à toutes les éventualités du monde moderne et avoir fréquemment l'air malin. En pratique c'était un peu plus difficile que sur la jolie brochure de papier glacé qui m'avait convaincu de passer le concours. La photo des trois jeunes aux nombreuses dents s'émerveillant au pied des montagnes avait sûrement été prise avant la rentrée. Nos professeurs, et à ce jour je ne sais pas qui leur avait demandé d'être si cruels, exigeaient de nous la lecture quotidienne de livres bourrés de pages, l'écriture perpétuelle de dissertations argumentatoires et une présence assidue aux cours qu'ils dispensaient (alors que nous avions vingt ans, que le soleil brillait dans nos cœurs et que les bars de la ville passaient de la très bonne musique).

Cette semaine, je devais présenter mon premier exposé. C'était comme traverser la jungle nu, de nuit, armé d'un simple bâton. Le premier exposé est à Sciences Po ce que le premier baiser est à l'amour. Terrifiant, mais terriblement addictif, quand il se passe bien. Je disposais de quarante minutes pour expliquer « qui, quand, où et comment

Labyrinthe

Anouar Mhinat

Ça faisait bien longtemps que je n'écoutais plus. Une épaisse veste sur mes épaules dans le but d'affronter la fraîcheur de cette nuit estivale, mon regard divaguait au loin. Il voletait au-dessus des lumières blafardes des lampadaires, flirtait avec les silhouettes des passants de la rue d'en face, s'amusait à virevolter entre les rares étoiles dans le ciel. Mon esprit aussi divaguait. Il avait rejoint mon regard. Je m'étais plongé tout entier dans cette nuit âcre et légère, je goûtais sans réserve à ses nuances grisantes, à ses effluves enivrantes. C'était comme un pèlerinage éphémère. Un instant d'oubli salvateur, un appel au calme noyé dans une continuité d'instant excitants.

Puis, hélas, on vint perturber mon errance. Mon camarade, à ma gauche, Laurent, plus tout à fait sobre, se mit à tapoter mon épaule avec une délicatesse toute relative.

– Frédéric? T'es avec nous?

Je me retournai soudainement, et j'eus l'impression d'atterrir. Nous étions dans un petit bar d'allure modeste, non loin de la place Victor-Hugo. Nous étions six ou sept. Tous étudiants à Sciences Po Grenoble.

– Je pensais à autre chose, soufflai-je, un peu épuisé.

Légèrement distrait, je sortis mon paquet de cigarettes de ma poche pour en fumer une. Clara, assise en face de moi, arborait un sourire narquois alors qu'elle disait :

– Tu sais, l'année est finie, tu peux arrêter de penser.

J'eus un petit rire, alors que je portais la cigarette à ma bouche.

– C'est pas comme si on avait vraiment dû penser durant l'année.

Laurent grimaça.

– Parle pour toi, j'en fais encore des cauchemars, de toutes ces nuits blanches passées à faire ma socio.

Il but une gorgée de son verre, avant de reprendre :

– C'était forcément plus facile pour toi, Fred, vu que t'as fait une année de droit avant.

Cela peut sembler ridicule, mais j'eus comme un frisson à la mention de mon année de droit.

– C'est pas vraiment comparable.

Je terminai mon verre d'une traite, comme pour chasser au loin les souvenirs qui remontaient à la surface. Ça faisait déjà bientôt un an, mais les réminiscences étaient toujours aussi vivaces.

Dans les rues engorgées par la noirceur de la nuit, alors que nous rentrions du bar, le seul bruit que j'entendais était celui de l'écho de mes pas et ceux de Clara devant moi. C'était en réalité un événement inhabituel à Grenoble : rares étaient les nuits où l'air vibrant n'était pas emplis des aboiements des chiens et des hurlements de jeunes beaucoup trop